



HAL
open science

Albert O. Hirschman ou le mouvement perpétuel de l'apprenant. A propos du livre de Cyrille Ferraton et Ludovic Frobert, "Introduction à Albert O. Hirschman".

Julien Vercueil

► To cite this version:

Julien Vercueil. Albert O. Hirschman ou le mouvement perpétuel de l'apprenant. A propos du livre de Cyrille Ferraton et Ludovic Frobert, "Introduction à Albert O. Hirschman". : Note de lecture. Revue de la régulation. Capitalisme, institutions, pouvoirs, 2017. hal-01552614

HAL Id: hal-01552614

<https://hal.science/hal-01552614>

Submitted on 3 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Albert O. Hirschman ou le mouvement perpétuel de l'apprenant

A propos du livre de Cyrille Ferraton et Ludovic Frobert, «Introduction à Albert O. Hirschman».

Paris : La découverte, coll. "Repères", 2017, 125 p.

Julien Vercueil¹

Albert O. Hirschman fait partie des inclassables de l'hétérodoxie. Les étudiants et économistes qui le connaissent n'en ont souvent entendu parler que pour l'un de ses thèmes de travail et ignorent parfois les autres. Envisagées ensemble, ces thématiques forment en réalité un impressionnant kaléidoscope, allant de l'économie du développement à l'analyse des organisations, en passant par la théorie de la participation individuelle à l'action collective, l'histoire de la pensée politique et économique, l'analyse du discours, la méthodologie économique et d'autres sujets encore. Cyrille Ferraton et Ludovic Frobert en avaient déjà livré une analyse approfondie dans leur ouvrage « L'enquête inachevée : introduction à l'économie politique d'Albert O. Hirschman » (Ferraton et Frobert, 2003). Le mérite de ce nouvel opus est de restituer sous une forme à la fois ramassée et accessible – celle, aussi, d'une introduction, revendiquée comme telle - la pensée d'A.O. Hirschman dans sa diversité.

Cette pensée diverse forme-t-elle un tout cohérent ? Que peut-on apprendre de ses éventuelles contradictions ? Que dit cette pensée du parcours d'un homme dans son siècle, qui de 1915 à 2012 a certes traversé les époques, les mers et les continents, mais aussi les frontières plus métaphoriques mais souvent épaisses qui séparent l'hétérodoxie de la théorie standard, l'économie de la sociologie, l'épistémologie de l'économie appliquée ? En définitive, quel est son héritage ?

Pour répondre à ces questions, les auteurs retracent, dans le premier chapitre, le parcours biographique d'Albert O. Hirschman. Ce chapitre est important et ses grandes lignes seront reprise dans cette note, car sa lecture permet de comprendre la genèse et le développement les valeurs qui orienteront son travail d'économiste. Nous y reviendrons brièvement. Puis les auteurs s'intéressent aux travaux d'Hirschman sur le développement (« l'épopée du développement », chapitre 2) et montrent le caractère durable de leur influence sur sa pensée. Les trois chapitres suivants abordent les grandes thématiques des périodes suivantes de sa production intellectuelle : « défection et prise de parole », « passions et bonheur », puis « rhétorique et démocratie ». Dans chaque cas, les auteurs accompagnent la restitution des idées d'Hirschman d'encadrés qui font utilement le point sur des éléments clés pour comprendre les influences dont il se réclame, ou sur la réception de ses idées par le milieu universitaire. Dans cette note, nous avons choisi de regrouper certains chapitres de l'ouvrage et de porter notre attention sur la cohérence d'ensemble du propos d'Hirschman.

1. Les engagements d'un progressiste : de la guerre au développement

¹ L'auteur tient à remercier Guillemette de Larquier, Agnès Labrousse et Jean-Pierre Chanteau pour leurs commentaires sur une première version de cette note, mais demeure seul responsable des erreurs qui pourraient subsister.

Né à Berlin, Albert Hirschman quitte l'Allemagne à 18 ans pour commencer des études supérieures en France à HEC. Il rencontre le philosophe italien antifasciste Eugenio Colorni, qui deviendra son beau frère, lui fera rencontrer son cousin Pierro Sraffa et exercera sur lui une influence intellectuelle durable. Durant ses années européennes d'avant guerre, Hirschman obtient une bourse d'études pour la London School of Economics, où il s'intéresse aux idées de Friedrich von Hayek et lit dès sa parution la « Théorie générale » de Keynes, puis part à l'Université de Trieste travailler sur les statistiques italiennes et françaises. Il y obtient le diplôme de « laurea » (futur doctorat) en 1938.

Dans le même temps, Hirschman développe une intense période d'activité militante, marquée par la montée des périls fascistes et nazis, puis par la deuxième guerre mondiale. Son premier engagement politique se manifeste en faveur des républicains espagnols, contre le coup d'Etat franquiste. Durant l'été 1936 Hirschman se joint aux bataillons de volontaires étrangers combattant en Espagne. De retour en Italie, il se place aux côtés de Colorni dans sa lutte contre les fascistes mais doit fuir à Paris lorsqu'en 1938 sont publiés les décrets anti-juifs de Mussolini. Eugenio Colorni sera tué par les Nazis en 1944. Hirschman s'engage dans l'armée française en 1939, mais après la défaite il est immédiatement contraint d'entrer dans la clandestinité pour éviter d'être livré par le régime de Vichy aux autorités nazies. Sous un pseudonyme, il participe alors à Marseille avec Varian Fry à l'opération « Emerging Rescue », qui organise l'évacuation vers les États-Unis de nombreux opposants ou Juifs européens. Finalement obligé de se réfugier lui-même aux États-Unis à partir de 1941, il travaille successivement à Berkeley, dans l'armée américaine comme interprète, puis à la fin de la guerre au service des recherches économiques de la Banque fédérale américaine pour suivre le Plan Marshall. Il participe dans ce cadre à la mise en place de l'Union Européenne de Paiements. Après guerre, le maccarthysme menaçant la poursuite de sa carrière aux États-Unis, il intègre la BIRD (future Banque Mondiale) en 1952 pour une mission en Colombie. C'est dans ce cadre qu'il découvre l'économie du développement. Après avoir quitté la BIRD, il continuera à travailler durant quelques années en Amérique latine pour évaluer des projets d'investissement en tant que consultant indépendant.

A partir de la deuxième moitié des années 1950 commence pour lui une nouvelle carrière, moins mouvementée que la précédente, d'enseignant-chercheur. Invité à Yale en 1956, il y travaille avec Robert Triffin et Thomas Shelling. Il rejoint ensuite la Rand Corporation, puis l'Université de Columbia où il publie "The Strategy of Development", ouvrage qui lui offre un poste d'enseignant permanent. Ses affectations suivantes seront Harvard (1964) et surtout Princeton (1974) qui lui permettra de se consacrer entièrement à la recherche et à l'écriture.

Ainsi que le rappellent les auteurs, Hirschman consacra une grande partie de sa vie à l'analyse du développement, même lorsqu'il s'intéressera en parallèle à des questions plus théoriques. Au fond, ce que semble chercher dans l'étude des sociétés africaines et latino-américaines ce féru de littérature est la possibilité de « célébrer, chanter l'épopée du développement, son défi, son drame, sa grandeur » (Hirschman 1995, p. 184, cité p. 23). Son style d'écriture, soigné et parfois fleuri, tranche d'ailleurs avec la prose froide et formatée que l'on est habitué à trouver dans un article d'économie.

Sa vision du développement est large : elle n'inclut pas simplement la croissance économique et ses effets immédiats, mais aussi les transformations des valeurs et des institutions qui structurent les sociétés (p. 26). S'il peut être influencé de l'extérieur, le développement est toujours fondamentalement endogène. Il est en effet le produit de la mise en œuvre des capacités d'action collective des acteurs politiques, économiques et sociaux du territoire. En conséquence, pour l'analyste « le problème du développement consiste à susciter et

encourager l'action humaine dans une direction » (Hirschman, 1958, p. 38, cité p. 26) et non pas à imposer en bloc des réformes préconçues. En cela, ses analyses le rapprochent de François Perroux (Hugon, 2003).

Les auteurs font remarquer qu'Hirschman reste à distance de la vague structuraliste qui marque dans les années 1950 et 1960 une bonne part des sciences sociales. Sans doute du fait de sa familiarité avec le terrain de l'Amérique latine, il reste en effet attentif à l'incertitude constitutive des phénomènes sociaux. Cette attention se manifeste dans le traitement qu'il fait de l'investissement, variable clé du développement. Influencé en cela par la lecture de Keynes, il part de l'étude des motivations de la décision d'investir pour proposer une analyse de ses ressorts dans le cadre du développement :

« Il importe moins pour promouvoir [le développement] de trouver les combinaisons optimales de ressources et de facteurs de production donnés que de faire apparaître et de mobiliser à son service des ressources et des capacités cachées, éparpillées ou mal utilisées » (Id., p. 17, cité p. 27-28), mais qui existent sur le terrain en tant que bases potentielles d'investissement.

Pour Hirschman, le problème de la sortie du sous-développement est comparable à celui de l'équilibre de sous-emploi keynésien dans une économie avancée. Il reconnaît que l'impulsion politique initiale, tout en étant nécessaire, ne donne pas toujours le résultat escompté car le futur est toujours ouvert, propriété qu'il interprète même comme « l'un des droits inaliénables des individus et des nations » (Hirschman, 1971, p. 3, cité p. 29). L'importance de la contingence et de l'inattendu dans les processus du développement le conduit à remettre en cause les modèles classiques de croissance équilibrée (notamment le modèle Harrod-Domar) alors appliqués aux pays en développement. Le « possibilisme » qu'il promeut contribue à ancrer l'approche historique dans son analyse économique².

Dans les pays en développement, l'épargne est souvent provoquée par les opportunités d'investissement, ce qui n'est pas prévu par les modèles classiques. En conséquence, il conteste la conclusion de la théorie de la croissance équilibrée selon laquelle « une économie industrielle entièrement nouvelle et autonome doit se superposer au secteur traditionnel stagnant également autonome » (Id., p. 67, cité p. 32-33). La difficulté de définir des politiques favorables au développement explique en partie la propension des économistes *mainstream* du développement à dépeindre les mesures à prendre comme « une substitution en bloc, réalisée par un agent central » (ibid.), d'un nouveau système de règles au système ancien. S'appuyant sur ses travaux concernant la Colombie, Hirschman récuse les approches en termes de programmation, trop souvent fondées sur des hypothèses héroïques quand au fonctionnement des marchés (Hirschman, 1984, p. 73, cité p. 34).

On ne peut s'empêcher de rapprocher l'aveuglement, fustigé par Hirschman, de nombre d'économistes à la complexité de la transformation des pays en développement dans les années 1960, des politiques de transition menées trois décennies plus tard dans les pays d'Europe centrale et orientale, sur la base des mêmes prémisses, avec des résultats qui ne furent pas meilleurs. Tout comme nombre d'économistes critiques ont pointé le rôle délétère des conseillers de Harvard en Russie dans les années 1990³, Hirschman prend l'exemple de

² Sur le possibilisme d'Hirschman, voir par exemple l'analyse d'Annie Cot (2013), citée par Ferraton et Frobert.

³ Pour un compte rendu journalistique mais complet de ces débats, lire David Mc Clintic, « How Harvard Lost Russia », *Institutional Investor*, 27 February 2006 [En ligne] : <http://www.institutionalinvestor.com/Article/1020662/How-Harvard-lost-Russia.html> [consulté le 27/05/2017]

Jean-Gustave Courcelle-Seneuil (1813-1892), intervenu au Chili dans les années 1850, prototype de l'expert étranger pétri d'idéologie ultra-libérale, venu administrer en toute légitimité technocratique ses purges à l'économie chilienne, lesquelles provoqueront des dégâts durables dans le pays. Pour Hirschman, «sa véritable ambition [fut] de doter le pays de ces institutions idéales qui n'exist[aient] que dans son esprit» (Hirschman, 1986, p. 186, cité p. 35). Avec une telle approche, l'échec même de ces expériences risque de ne rien apprendre aux élites du pays, car alors l'expert remplit la fonction commode de bouc émissaire pour les responsables politiques.

2. Face au déclin des organisations

L'écriture d'un de ses ouvrages les plus connus, intitulé « Exit, Voice and Loyalty » dont la première édition date de 1970, permet à A. O Hirschman de doter ses travaux d'une nouvelle dimension. Il semble alors s'éloigner de l'économie du développement pour aborder des questions situées aux frontières de l'économie, des sciences politiques et de la sociologie. Sa question de recherche peut être très simplement formulée : comment les usagers ou consommateurs d'un produit réagissent-ils à la détérioration de sa qualité par l'organisation qui le fournit ?

La réponse réside en trois termes clés, correspondant aux trois réactions envisagées par Hirschman : la première, qualifiée d'« exit », signifie défection. Elle consiste à se tourner vers les produits concurrents offerts sur le marché, rompant la relation nouée avec l'organisation initiale. La deuxième, « voice » ou « prise de parole » en français, consiste à maintenir une relation avec l'organisation et à l'utiliser pour exprimer son mécontentement : lettres de réclamation, demandes de rendez-vous, réunions de protestation, plaintes, etc. La troisième, « loyalty », revient à pousser jusqu'au bout la loyauté envers l'organisation fautive en n'utilisant aucune des deux possibilités précédentes. Il ne reste alors qu'à subir stoïquement la dégradation du service rendu, en espérant que des mesures correctrices seront prises de son propre chef par l'organisation.

Cyrille Ferraton et Ludovic Frobert remarquent que l'expérience fondatrice du livre provient de l'activité d'économiste du développement de son auteur. Il s'agit d'une étude sur les transports ferroviaires au Nigeria dans les années 1960 décrite dans un travail de 1967 (Hirschman, 1967). Dans la situation étudiée, la qualité du service de transport se dégrade. Les usagers « font jouer » la concurrence du transport routier et pourtant, cela ne suffit pas pour provoquer une adaptation de l'organisation. Les usagers mécontents se tournent alors de manière plus massive vers le transport par route tandis que le maintien des financements publics empêche paradoxalement l'organisation de rechercher des voies d'amélioration. Pour Hirschman, le principal problème posé par de telles situations est l'absence de prise de parole des usagers. Dans ce type de cas la concurrence se révèle bien moins « un moteur aux bonnes performances qu'une espèce d'incitation aux mauvaises » (Hirschman, 1967, p. 146 cité p. 52). En effet, la seule présence d'une concurrence ne suffit pas à rassembler les informations nécessaires à l'organisation pour améliorer son service. En ce sens, le comportement de défection est considéré comme inférieur, d'un point de vue de l'efficacité dynamique, à la prise de parole, qui fournit plus d'indications susceptibles de réorienter dans la bonne direction l'organisation déclinante.

Initialement appliquée à un champ empirique relativement étroit, cette réflexion est progressivement étendue, au fil des rééditions et compléments que l'auteur ajoutera par la suite à son opus, à des systèmes de plus en plus vastes, jusqu'à aborder la chute du Mur de Berlin (Hirschman, 1995). Les amendements consistent en l'approfondissement de ses trois

concepts clés et de leurs relations. En ce qui concerne la prise de parole par exemple, la « protestation institutionnalisée » (« Institutionalized Voice ») est vue comme une source importante d'améliorations pour les acteurs, qui peuvent utiliser ce méta-accord sur les modalités de la discussion, qu'elle soit préventive ou curative, pour réduire les coûts associés à la gestion de l'incertitude grâce à la baisse du risque d'éruption soudaine d'un conflit violent (Hirschman, 1981). Hirschman établit aussi une autre distinction, entre prise de parole verticale et prise de parole horizontale. Seule cette dernière a lieu entre acteurs de même niveau institutionnel : on pense aujourd'hui aux évaluations multiples que l'on trouve sur les réseaux sociaux d'utilisateurs, mais aussi, dans un registre différent, au processus de *peer-review* – évaluation par des pairs – de la qualité d'une production scientifique. Certains pouvoirs politiques autoritaires peuvent tenter d'éliminer la prise de parole verticale, mais éliminer l'horizontale leur est virtuellement impossible.

Hirschman se penche par ailleurs sur les vertus psychologiques de la prise de parole pour celui qui s'en empare. Celle-ci contribue à la construction de la personnalité et peut en cela être recherchée pour elle-même. En revanche, à l'échelle d'un groupe elle peut aussi accentuer la différenciation dans la mesure où les membres les plus actifs sont susceptibles de tirer davantage de bénéfices que les autres de l'usage de la prise de parole. Cet usage privilégié peut donc se faire parfois au détriment des membres imprégnés de « loyalty » (Hirschman, 1981, 242-244, cité p. 69).

Cette dernière remarque revisite une discussion qu'Hirschman a durant cette période avec Mancur Olson, dont il critique le paradoxe de l'action collective (Olson, 1965). Dans son raisonnement, Olson imagine tout comme Hirschman que les ressources mobilisées par les membres d'un groupe pour proposer des améliorations sont inégalement réparties, mais il ajoute que les bénéfices seront répartis relativement équitablement entre tous ses membres, ce qui le conduit à prédire que seuls les petits groupes pourront s'auto-instituer en organisations collectives efficaces. Olson n'est pas le seul critique de l'ouvrage d'Hirschman. Dès sa parution, il suscite des débats avec Oliver Williamson, dont le diptyque organisations/marchés recouvre en partie la perspective Hirschmanienne, et avec Gordon Tullock, qui n'admet pas l'idée même qu'un comportement non spécifiquement marchand (la prise de parole) puisse être préférable à un comportement purement marchand (l'exit) (p. 68-69)⁴.

Longtemps après, au moment de la chute du Mur de Berlin, Hirschman continuera de procéder à des réévaluations des relations entre défection et prise de parole : c'est parce qu'il y avait en 1989 des défections, sous la forme de sorties du territoire, en nombre suffisant que les prises de parole, sous la forme manifestations et débats de la part des opposants au régime, ont permis d'enclencher la révolution en RDA (p. 70-71). On peut toutefois faire observer ici que la complexité du canevas institutionnel de devrait pas être sous-estimée en pareil cas. Le rôle de facteurs objectifs, comme le caractère favorable du contexte géopolitique de l'époque en Hongrie, en Pologne et par-dessus tout en URSS, fut déterminant dans l'enchaînement de ces événements historiques. Ce sont sans doute ces éléments de contexte qui font que cette révolution-là n'a pas été réprimée dans le sang au contraire de celle, presque contemporaine, de la place Tiananmen en Chine, ou qu'elle n'a pas donné lieu à des représailles de la puissance tutélaire, à l'image de la réaction russe aux événements de la place Maidan à Kiev en 2013-2014. Ces deux contre-exemples montrent que la seule force de la

⁴ Le lecteur intéressé par cette question pourra consulter l'article que Pierre Courtioux lui a consacré (Courtioux, 2005), qui propose une lecture évolutionnaire de la controverse Hirschman-Williamson, citée par Ferraton et Frobert.

combinaison du « voice » et de « l'exit » ne suffit pas à expliquer des basculements politiques d'ampleur historique.

Une seconde remarque peut être formulée à ce stade. Elle concerne le rôle de la prise de parole dans la réorientation du comportement d'une organisation. Cette question n'est pas beaucoup étudiée par Cyrille Ferraton et Ludovic Frobert. C'est dommage, nous semble-t-il, car ils auraient pu y remarquer l'empreinte du travail antérieur d'Albert Hirschman sur les questions de développement. En effet, les phénomènes d'apprentissage ne sont pas mentionnés à l'occasion de cette discussion, alors qu'ils sont centraux dans les processus de développement qu'il décrit et sont également indispensables à la compréhension des mouvements de correction du déclin des organisations. La notion d'apprentissage est d'ailleurs mobilisée par Hirschman dans « Exit, Voice and Loyalty », mais à peine reprise dans la partie qui y est consacrée par Ferraton et Frober.

3. Le progressisme et ses ennemis

L'une des facettes les moins connues par les économistes de la production scientifique d'Albert O. Hirschman est sa réflexion sur l'histoire des idées. Ludovic Frobert et Cyrille Ferraton en retracent les principales étapes. En digne représentant du pragmatisme, Hirschman s'intéressera durant toute sa vie à l'influence des représentations sur les comportements individuels et les courants de la vie sociale. Il publiera sur cette vaste thématique plusieurs travaux dont le recoupement *a posteriori* fait ressortir la cohérence. Le premier est « The Passions and the Interests. Political Arguments for Capitalism Before its Triumph » (Hirschman, 1971), qui est une enquête sur l'histoire des idées libérales. Le deuxième est « Shifting Involvements » (Hirschman, 1982), qui s'intéresse au développement contemporain des engagements privés et civiques ou collectifs. Le troisième est « The Rhetoric of Reaction. Perversity, Futility and Jeopardy », (Hirschman, 1991) qui entend démonter l'argumentaire que le camp conservateur a déployé face aux réformes progressistes lancées durant les deux derniers siècles dans les démocraties occidentales.

Dans le premier livre, Hirschman revient aux fondateurs de la pensée libérale avant l'essor du capitalisme. Réfutant Max Weber pour qui la promotion de ces idées avait été le fait d'une minorité protestante qui y avait vu le moyen d'accorder ses activités sociales à ses convictions religieuses, et l'avait ainsi imposée « de l'extérieur » à nombre de sociétés précapitalistes occidentales, Hirschman considère que l'idéologie libérale s'est construite par un processus largement endogène à ces dernières (p. 77). L'intérêt se révèle un puissant stabilisateur des tensions sociales, par comparaison aux passions, imprévisibles par nature et par là même potentiellement dangereuses pour l'ordre social, comme l'observent en leur temps Montesquieu, Millar et Stuart (p. 76). Comme le remarquent Cyrille Ferraton et Ludovic Frobert, les approches de ces auteurs, qui ne dissocient pas l'économique du politique inspirent celles de Hirschman lui-même. C'est cette vision de l'intérêt qui, selon lui, soutient sa vision du développement organique du libéralisme dans les sociétés occidentales. En revanche, il s'en éloigne dès lors qu'elles associent trop étroitement libéralisme économique et démocratie politique.

Dans le deuxième ouvrage, le but de l'auteur est de comprendre ce qui motive chez les individus le passage d'une activité essentiellement régie par des objectifs privés à un engagement collectif, qu'il soit associatif, civique, citoyen ou politique, à l'image de ceux des années 1960 aux États-Unis. Selon lui, les économistes adeptes de la rationalité standard se trompent en ignorant délibérément « des émotions et des traits fondamentaux tels que le désir de pouvoir et de sacrifice, la peur de s'ennuyer, le désir et de l'engagement et de

l'inattendu, la recherche de sens et de solidarité » (Hirschman, 1984, p. 107 cité p. 83). Dans ce travail, Hirschman déploie donc une vision enrichie de la rationalité individuelle. Inférieur à l'*homo oeconomicus* en ce qu'il n'a pas sa capacité de calcul, qu'il est moins cohérent que lui et qu'il se trompe souvent, l'individu Hirschmanien lui est pourtant supérieur sur la durée, car il est « capable de concevoir différents états de bonheur, de dépasser l'un de ces états pour en atteindre un autre » en faisant varier substantiellement ce qui est réduit par la théorie standard à un ensemble de préférences unique et immuable (Hirschman, 1982, p. 229, cité p. 84).

Dans les processus de changement d'engagements qu'il décrit, Hirschman accorde une place éminente à la « déception » au sens de Scitovsky (Scitovsky, 1976). Cette dernière naît « de l'écart entre les attentes individuelles quand aux caractéristiques des biens et services et l'expérience retirée de leur consommation ou de leur usage » (p. 84-85) et induit des changements d'adhésion que l'auteur qualifie de cycliques. Ici comme dans d'autres travaux de Hirschman, l'apprentissage *via* l'utilisation systématique des essais et erreurs, caractéristique des sociétés humaines, contribue à en rythmer les transformations (p. 85). Plus que les biens non durables, ce sont les biens durables et les services qui sont susceptibles de susciter la déception, car l'individu en attend souvent plus que ce qu'ils sont en mesure de lui donner. C'est ce qui explique, selon l'auteur, que le développement du niveau de vie multiplie paradoxalement les situations de déception.

Nombreuses sont les raisons, liées par exemple à la déception ressentie face aux services rendus par le secteur privé, qui peuvent justifier le passage de l'individu à un engagement collectif visant à améliorer cette situation. Mais inversement, le sur-engagement ou le sous-engagement dans l'action collective peuvent le conduire à s'en désengager après un temps pour se cantonner à des activités privées. Se dessine ainsi une théorie cyclique des formes d'engagement individuel dans la sphère privée et la sphère publique qui fait, à l'échelle macro-sociale, que les sociétés modernes connaissent « de longues périodes de privatisation [...] suivies d'explosions spasmodiques de sentiments publics bien peu susceptibles de se révéler constructives » (Hirschman, 1982, p. 225-226, cité p. 90).

Sur la fin de sa vie, Hirschman voit avec déplaisir s'installer de manière de plus en plus hégémonique dans le discours politique les idées conservatrices, voire réactionnaires, qu'il a toujours combattues, comme un signe de la victoire provisoire de la sphère privée sur les engagements collectifs. Avec « *The Rhetoric of Reaction. Perversity, Futility and Jeopardy* », publié en 1991, il propose une analyse des stratégies argumentatives conservatrices et réactionnaires au long des deux derniers siècles. Trois moments historiques sont privilégiés par l'auteur : la Révolution française qui voit l'élargissement de l'accès à la citoyenneté civile par l'extension du principe d'égalité ; les mouvements révolutionnaires européens de 1848 et l'élargissement de la citoyenneté politique par le suffrage universel ; la sortie de la deuxième guerre mondiale et l'extension de la citoyenneté sociale par l'universalisation de la protection contre les risques socio-économiques. En réponse à chacun de ces à-coups du progressisme dans les sociétés occidentales, on peut assister à une contre-attaque immédiate et multiforme du camp conservateur, dont Hirschman s'emploie à déconstruire l'argumentation.

Trois types d'arguments sont dégagés de la rhétorique réactionnaire :

- L'effet pervers (« perversity ») : les effets non voulus de l'action publique sont plus néfastes que ses résultats souhaités et viennent les ruiner. Edmund Burke, dans ses réflexions sur la révolution en France publiées des 1790, est un parfait représentant de cette ligne d'argumentation. Selon lui, la Révolution française ne peut que dégénérer en

tyrannie et en bain de sang. Plus tard, l'extension du principe démocratique en Europe après les révolutions de 1848 ne peut, lui non plus, finir autrement selon ses contempteurs qu'en un dévoiement mêlant corruption, clientélisme et bureaucratie. Enfin, toutes les tentatives d'élargir les droits à la protection sociale, depuis la fin du XVIII^{ème} siècle jusqu'à la mise en place de la Sécurité Sociale en France à partir 1945, ne peuvent que créer une société d'assistés impossible à financer (p. 94-96).

- L'inanité (« futility ») : l'action publique est impuissante à aller à l'encontre des tendances fondamentales de la société, lesquelles doivent être considérées comme des lois inviolables. Le journaliste satiriste Alphonse Karr cité par Hirschman, titrait ainsi l'une de ses publications (« Les guêpes ») en 1849 : « Plus ça change, plus c'est la même chose ». La réponse réactionnaire accrédite l'idée que le monde social possède ses lois propres, inaccessibles à l'influence du politique et imperméable à l'action collective délibérée (p. 97).
- La mise en péril (« jeopardy ») : les coûts induits par les réformes progressistes risquent de mettre en péril des acquis antérieurs. Cet argument est largement utilisé pour stopper la progression des acquis politiques (droit de vote) et sociaux (sécurité sociale) au XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, notamment par F. Hayek (p. 98).

Hirschman observe que l'intransigeance rhétorique, dont il pointe le caractère mortifère pour le progrès social et dont il observe avec inquiétude le développement chez les idéologues néo-conservateurs dans les années 1990, n'est pas l'apanage de la droite de l'échiquier politique et de ses représentants. « Leurs homologues 'progressistes' sont aussi doués à cet égard » (Hirschman, 1991, p. 239, cité p. 100). Le problème de ces deux lignes d'argumentation est leur intransigeance idéologique. Pour lui, seule la reconnaissance de la complexité et de l'incertitude liée aux situations de réforme politique permet d'adopter une posture d'ouverture à la discussion et au compromis. Et une telle posture est indispensable au progrès économique et social sur la longue durée.

En effet, l'ouverture intellectuelle permet de tirer parti de l'imprévisibilité du moment. Les déséquilibres économiques qui se créent constamment dans les sociétés modernes les mettent sous tension, mais ces tensions peuvent être sources de progrès si les parties en présence acceptent l'idée qu'un compromis entre elles peut être collectivement profitable à long terme. Il ne s'agit pas pour Hirschman de nier les rapports de pouvoir et les conflits qui en résultent - il en a lui-même trop vécus dans sa carrière pour cela -, mais plutôt de les faire évoluer vers une forme collectivement contrôlable, « un régime régulier de conflits » (Hirschman, 1995, p. 355 cité p. 105). La nature même de ces conflits les rend utiles au progrès. Ce sont des conflits de répartition, « divisibles » en micro-conflits négociables, à l'inverse des conflits dits « indivisibles » qui relèvent du tout ou rien et sont « caractéristiques de sociétés déchirées par des rivalités ethniques, culturelles ou religieuses » (Hirschman, 1995, p. 357).

On perçoit dans cette analyse le double écho de l'expérience d'Hirschman en tant qu'économiste du développement, mais aussi de ses recherches plus générales sur « Exit, Voice & Loyalty ». Elle illustre un élément fondamental de sa vision de l'évolution économique, qu'il a nommé « micro-marxisme » et qu'il définit comme la « transposition du schéma marxien aux processus de développement économique et politique à plus petite échelle » (Hirschman, 1971, p. 18). Bien qu'« il n'existe aucune relation nécessaire et unilatérale entre une activité économique spécifique et un régime socio-politique qui pourrait en résulter [...], il existe différents degrés d'affinité ou de compatibilité entre les activités

économiques spécifiques d'une part et les variétés d'environnement socio-politique d'autre part » (Hirschman, 1981, p. 96). Ces affinités sont partiellement réglées par des compromis noués par les acteurs qui stabilisent les conflits et rendent possible la coordination. On ne peut manquer de constater la proximité de cette approche avec les perspectives régulationnistes concernant la notion de « mode de régulation ».

4. Conclusion : la critique comme forme d'optimisme

L'ouvrage de Ferraton et Frobert permet de dégager la conviction profonde qui anime Albert O. Hirschman : l'échange et l'apprentissage sont les fondements du progrès dans la vie sociale. Cette conviction le conduit à critiquer d'un même mouvement les orthodoxies néo-classique et marxiste pour leur intransigeance méthodologique. En refusant le statut d'adversaire à convaincre à ceux qui n'acceptent pas définitivement les limites posées par elles à la discussion, ces deux orthodoxies ont des visées hégémoniques incompatibles avec le développement scientifique, qui est intrinsèquement subversif, mais préfère le « voice » à l'« exit ». Les égos des chercheurs, les effets de recrutement et d'imitation sont quelques uns des facteurs explicatifs de la domination en économie de ces comportements intransigeants, qui ostracisent et expulsent les propositions alternatives (p. 108-111). Pour cette raison, ces orthodoxies sont guettées par le risque de la sclérose et du sous-développement intellectuels.

Ainsi qu'il le reconnaît lui-même, Hirschman joue volontiers vis-à-vis des travaux d'autrui le trouble-fête, se posant en chantre de l'impermanence : « Quelqu'un énonce-t-il une loi ? Je m'emploie à montrer dans quelles conditions cette loi ne fonctionne pas » (Hirschman, 1997, p. 93-94, cité p. 114). Mais il ne cherche pas pour autant la complaisance envers ses propres idées. Ce qu'il qualifie de « penchant à l'auto-subversion » est même constitutif de son éthique de chercheur. Il l'applique à ses travaux aussi bien qu'à ceux des autres. « Sitôt que l'idée [de prolonger mon analyse de manière auto-subversive] m'effleura l'esprit, ce fut pour moi un devoir d'aller de l'avant : n'en rien faire eût été une forme d'autocensure ou de dissimulation » (Hirschman, 1995 p. 88, cité p. 112). Le chercheur doute de tout, c'est là sa principale qualité. Et peu importe s'il peut parfois donner l'impression de l'auto-contradiction.

Chez Hirschman, le doute vient de loin. Peut-être a-t-il été instillé par la fréquentation d'Edouardo Colorni, qui professait une forme pragmatique de scepticisme. Il ne débouche pas pour autant sur le pessimisme, malgré le chaos de l'histoire et les inévitables déceptions d'une carrière⁵. Confronté à la tendance systématique des sociétés développées ou non qu'il étudie à prendre des formes de plus en plus brutales et conflictuelles, Hirschman ne perd pas de vue la possibilité d'une transformation pour le meilleur. Ainsi que l'observent justement Ludovic Frobert et Cyrille Ferraton, « contre tout fatalisme, il choisit de s'intéresser à la capacité intrinsèque d'adaptation des collectivités humaines » (p. 115), reflet de leur créativité plus que de leur rationalité. Les sociétés, comme les chercheurs, sont en perpétuel apprentissage. Elles doutent de leurs réalisations et les remettent en cause. La critique, récurrente et récursive, est précisément ce qui permet d'innover et de se projeter vers l'avenir. Elle fonde l'optimisme du chercheur. Avec cet ouvrage, Frobert et Ferraton mettent à la portée du plus grand nombre la cohérence et les contradictions d'un tel optimisme critique. En cela, leur entreprise est une réussite.

⁵ L'une d'elles est relatée par Denis Clerc dans une notice publiée dans le mensuel *Alternatives Economiques* à l'occasion du décès de A. O. Hirschman. En 1992, pressenti par un groupe d'économistes hétérodoxes pour obtenir le prix de la Banque de Suède en mémoire d'Alfred Nobel, Albert Hirschman doutait de ses chances au motif, disait-il, que « vouloir introduire des considérations morales en économie, c'est très mal vu par la profession ». Comme pour lui donner raison, le jury couronna Gary Becker cette année là (« Hirschman, un modèle pour *Alternatives Economiques* », par Denis Clerc, *Alternatives Economiques* n°320, janvier 2013).

Références :

- Courtioux P. (2005) : « Prise de parole et théorie économique : la controverse Hirschman-Williamson », *Cahiers d'économie politique*, n°48, p. 147-159.
- Cot A. (2013) : « Albert O. Hirschman (1915-2012) : la Résistance à tout prix », *Oeconomia*, 3 (3), 459-485 [en ligne], consultable sur : <https://oeconomia.revues.org/157> [consulté le 31/05/2017]
- Ferraton, C., Frobert, L. (2003) : « L'Enquête inachevée : introduction à l'économie politique d'Albert O. Hirschman ». Paris : Presses Universitaires de France, 2003.
- Hirschman, A. O. (1958) : « The Strategy of Economic Development ». New Haven : Yale University Press, 1958.
- Hirschman, A. O. (1967) : « Development Projects Observed ». Washington, D.C. : The Brookings Institution, 1967.
- Hirschman A. O. (1971) : « A Bias for hope. Essays on Development and Latin America ». New Haven : Yale University Press, 1971.
- Hirschman, A. O. (1982) : « Shifting Involvements. Private Interests and Public Action ». Princeton : Princeton University Press, 1982.
- Hirschman, A. O. (1984) : « L'économie comme science morale et politique ». Paris : Gallimard, 1984.
- Hirschman, A. O., (1986) : « Vers une économie politique élargie ». Paris : Minuit, 1986.
- Hirschman, A. O. (1991) : « The Rhetoric of Reaction. Perversity, Futility and Jeopardy ». Cambridge: Harvard UP, 1991.
- Hirschman, A. O. (1995) : « A Propensity to Self-subversion ». Cambridge : Harvard University Press, 1995.
- Hirschman, A. O., (1997) : « La morale secrète de l'économiste ». Paris : Les belles lettres, 1997.
- Hugon P. (2003) : « Le concept d'acteurs du développement chez les pionniers du développement : Albert Otto Hirschman et François Perroux », *Mondes en Développement*, 2004/4, n°124, p. 9-31.
- Olson M. (1965) : « The Logic of Collective Action. Public Goods and the Theory of Groups ». Cambridge : Harvard University Press.
- Scitovsky T. (1976) : « The Joyless Economy. An Inquiry into Human Satisfaction and Consumer Dissatisfaction ». Oxford : Oxford University Press, 1976.